



Platon et la sophistique

Myriam Kissel

► To cite this version:

Myriam Kissel. Platon et la sophistique. Travaux & documents, 2005, Journées de l'Antiquité, 24, pp.115-121. hal-02174260

HAL Id: hal-02174260

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02174260>

Submitted on 5 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Platon et la sophistique

MYRIAM KISSEL

Durant des siècles, le terme de sophiste a été chargé de connotations péjoratives, et cela depuis l'Antiquité à partir de la *Métaphysique* d'Aristote. Les sophistes ont aussi pâti de deux états de fait : la perte quasi totale de leurs écrits, dont les fragments tiennent en un seul volume, *Les Écoles pré-socratiques* édité en 1969 par J.P. Dumont, et la puissance de la figure socratique. Platon, dans ses dialogues, se trouve avoir transmis à la fois la pensée de son maître Socrate et la pensée des sophistes. Cependant un mouvement de relecture et de réhabilitation apparaît au XIX^e siècle avec Hegel, notamment dans *Leçons sur la philosophie de l'histoire* et dans le chapitre « La perception ou la chose et l'illusion » de *La Phénoménologie de la perception*. Les recherches de la philosophie contemporaine, Deleuze, Derrida, B. Cassin, soulignent l'inventivité logique et la liberté discursive des sophistes.

Poser comme intitulé « Platon et la sophistique » sous-entend la problématique suivante : pourquoi la philosophie idéaliste platonicienne a-t-elle occulté si longtemps la sophistique ? Nous proposerons quelques axes, après avoir posé une définition de la sophistique et évoqué les conditions socio-économiques de son apparition.

Les mots de la famille de *philosophia* n'ont fait leur apparition qu'au V^e siècle avant J.-C. et elle n'a été définie qu'au IV^e par Platon. *Sophia* comprend la notion de savoir et la notion de sagesse. Depuis Homère, *sophos* et *sophia* sont employés dans les contextes les plus divers, pour un charpentier au Chant XV de l'*Iliade*, pour l'inventeur de la lyre dans l'*Hymne homérique à Hermès*. Avec Solon, au VIII^e siècle, qui compare l'activité poétique et la *sophia*, apparaît l'idée, qui nous intéresse ici, de la valeur psychagogique du discours et de l'importance capitale de la maîtrise de la parole. À partir du VI^e siècle, une autre composante va s'ajouter à la notion de *sophia*, avec l'essor des sciences exactes : arithmétique, géométrie, astronomie, médecine. Enfin la *sophia* désigne aussi, dans un recueil codifiant l'éducation aristocratique écrit par Théognis au VI^e siècle, la conduite avec autrui.

Aussi pour les sophistes, la *sophia* désigne-t-elle en premier lieu un savoir-faire dans la vie politique, et implique-t-elle aussi des savoirs scientifiques et, plus largement enfin, la culture générale. Dans le *Protagoras*, Socrate interpelle Hippocrate, qui se rend chez Protagoras pour prendre des cours : « -Dis-moi ce que tu estimes qu'est un sophiste. - Moi, répliqua-t-il, ce que ce nom donne à entendre : un homme qui a la connaissance des choses savantes » (312c). Or, pour Platon, le savant touche-à-tout ne possède que des savoir-faire, des techniques, contrairement au véritable sage, le philosophe.

D'emblée en effet Platon et la sophistique s'opposent sur la question du langage : le langage est-il un accès à la vérité idéale ou un savoir-faire soumis au souci de la persuasion ? Il faut ici évoquer la figure du sophiste Gorgias, le plus célèbre et le plus riche des sophistes. Né en Sicile vers 485 et mort 108 ans plus tard, il fut disciple d'Empédocle et médecin de formation. Deux textes nous sont parvenus : un *Éloge d'Hélène* et une *Défense de Palamède*. Il a créé la rhétorique comme science du discours ; mais, à l'opposé d'Hippias, pour lui la rhétorique est articulée à la philosophie et tient son sens d'une théorie du *kairos* (καιρος) « moment opportun », concept fondamental aux V-IV^e siècles. Gorgias, qui dans l'*Éloge d'Hélène*, excuse la trahison de la jeune femme par la puissance du langage, écrit : « Discours est un grand tyran (...) C'est donc à celui qui a exercé la persuasion que l'injustice est imputable, pour avoir exercé sur l'âme une contrainte nécessaire ; mais l'âme qui, ayant subi la persuasion, n'a fait que subir la nécessaire contrainte du discours, c'est en vain et à tort qu'on l'accuse ». Or Platon pose le langage comme découverte de la vérité idéale. Au Livre VI de *La République*, il définit ainsi l'esprit philosophique : il est « toujours épris de la science qui peut lui dévoiler quelque chose de cette essence éternelle (οὐσία), inaccessible aux vicissitudes que produisent la génération et la corruption ».

L'apparition et le fulgurant succès de la sophistique correspondent à une période particulière de l'histoire d'Athènes. Après des débuts modestes, l'hégémonie athénienne s'amorce au début du VI^e siècle. La démocratie s'établit aux environs de 500, avec Clisthène. Centre économique et commercial du monde égéen sous Périclès, Athènes établit un vaste empire afin de constituer un débouché économique à ses produits et une soupape sociale pour écouler la surpopulation. Le système politique athénien est celui de la démocratie directe par tirage au sort. L'institution du *misthos* (μισθος)

« indemnité », par Périclès vers 440, permet aux classes sociales populaires de participer à la vie politique.

Aussi le langage, manipulation rhétorique et art de persuader, devient-il, dans ce contexte, un savoir indispensable. On est passé d'un idéal aristocratique et héroïque à une pratique démocratique. Par opposition aux cercles culturels fermés, les sophistes offrent deux innovations : d'une part ils proposent un savoir encyclopédique, et d'autre part ils s'adressent à l'homme politique, c'est-à-dire à celui qui vit dans la cité-État, et non à un homme idéal.

L'opposition entre Platon et la sophistique se situe sur plusieurs plans : l'attitude politique ; la forme et le contenu de l'enseignement ; la question de la vertu.

L'ouverture d'Athènes vers l'extérieur a bénéficié aux sophistes, qui sont originaires de Grande-Grèce et d'Ionie. Ils y ont suivi les cours de Démocrite et d'Empédocle : ils ont donc été influencés par le phénoménisme de Démocrite et par la pensée pythagoricienne. Ces penseurs appartiennent à la même génération que Socrate, Thucydide et Euripide. Socrate, homme de condition modeste, qui a servi comme hoplite, a fait preuve de courage civique aux Arginuses en 407, puis sous la dictature des Trente en 404. Dans l'*Apologie*, Platon fait dire à Socrate : « Je fus alors le seul parmi les prytanes qui m'opposai à toute violation de la loi et votai contre vous. Ces orateurs étaient prêts à me dénoncer et à me citer en justice et vous les y excitiez par vos cris ; je n'en pensai pas moins qu'il était de mon devoir de braver le danger jusqu'au bout, avec la loi, plutôt que de me mettre de votre côté et de céder à vos injustes résolutions, par crainte de la prison ou de la mort » (32bc). Comment la démocratie restaurée a-t-elle pu le condamner ? En 399, pour reprendre les termes de Xénophon dans son *Apologie de Socrate*, l'accusation, sous forme d'une *graphè asebeias*, (γραφη ασεβειας) dit que Socrate ne reconnaît pas les mêmes dieux que la cité, qu'il introduit des divinités nouvelles et qu'il corrompt la jeunesse. Or il est intéressant de remarquer que Protagoras a subi en 416 un procès d'impiété à Athènes. Affaire grave puisque le sophiste échappa par la fuite à une condamnation à mort par contumace : on brûla publiquement ses livres. Il est fait allusion à cet épisode dans le dialogue éponyme. Athènes était donc fort méfiante dans la préservation de l'unité religieuse et spirituelle de sa civilisation.

Platon appartient à une famille aristocratique. Il voyage en Égypte, en Sicile ; il se fait le conseiller de Denys l'Ancien à Syracuse, puis en 367 auprès de Denys le Jeune et en 361 auprès de Dion. Il

cherche un tyran éclairé qui se rapprocherait du souverain idéal. Sa philosophie politique, telle qu'elle apparaît dans *La République*, est de caractère oligarchique, avec une hiérarchie pyramidale du pouvoir très restrictive. Au Livre V de *La République*, après avoir défini les différentes catégories sociales qui composent la cité, il définit ainsi le degré suprême du pouvoir : « C'est au corps le moins nombreux, à la plus petite partie de lui-même et à la science qui y réside, c'est enfin à ce qui est à sa tête et le gouverne qu'un État constitué selon la nature et considéré dans son ensemble doit le nom de sage, et c'est, à ce qu'il me semble, au groupe le moins nombreux qu'il appartient d'avoir part à cette science qui seule entre toute mérite le nom de sagesse ». Le choix politique des sophistes ne semble pas unitaire, sauf en ce qui concerne Critias, qui a fait partie de la fraction la plus extrémiste des Trente. Il serait inexact de lier trop étroitement la démarche des sophistes aux progrès de la démocratie : leur enseignement n'était pas vendu aux hommes issus du peuple, dont le tanneur Cléon, lors de la guerre du Péloponnèse, est le représentant le plus frappant. En effet, ainsi qu'en témoigne la carrière de Périclès, qui appartient à la famille des Alcéméonides, les hommes politiques athéniens se sont recrutés pendant longtemps parmi l'authentique noblesse. La clientèle des sophistes était une clientèle de riches et de nouveaux riches, comme le Strespiade des *Nuées* d'Aristophane, mais la vieille aristocratie s'est aussi adressée à eux avec empressement. Ainsi le *Lachès* compare les mérites de l'éducation traditionnelle centrée sur l'exercice des armes, et de la nouvelle éducation, axée sur la vie civique. Lysimaque et Méléstias ne savent pas si ça vaut la peine de prendre les sophistes comme professeurs pour leurs fils, étant donné le prix élevé de leurs cours ; Nicias et Lachès leur conseillent de consulter d'abord Socrate ; pour ce dernier, le but de l'éducation est de rendre « les âmes aussi parfaites que possible », *aristas tas psychas* (αριστας τας ψυχας 186a).

La question de la cherté des leçons professées par les sophistes, pratique qui choquait à l'époque, constitue un point d'achoppement à partir duquel se dresse clairement l'opposition entre Platon et la sophistique. Les sophistes sont si confiants en leur science qu'ils en garantissent l'efficacité en la vendant comme, dit Socrate, une recette de cuisine. La sophistique considère que tout savoir est un instrument qui dote l'intelligence d'une efficacité immanente, alors que Platon maintient la transcendance de la vérité et de la démarche vers la vérité. La pédagogie sophistique a pour principe de base le relativisme hérité de l'école scientifique ionnienne. C'est ce qu'exprime, semble-t-il,

l'un des rares fragments authentiques qui nous soient parvenus de Protagoras : « L'homme est la mesure de toute chose, des choses qui sont, qu'elles sont, des choses qui ne sont pas, qu'elles ne sont pas. (*Théétète* 152a). *Métron* (μετρον) signifie à la fois « mesure » et « maîtrise » et le mot employé pour « chose » est *chrèma* (χρημα) « chose utile ». Ce relativisme sceptique est totalement opposé à l'idéalisme platonicien. Il faut cependant noter que le XIX^e siècle a compris cette formule comme, dit Untersteiner à la suite de Hegel, « deux moments d'un processus dialectique ». Le mythe développé par Protagoras dans le dialogue éponyme fait suite au mythe de Prométhée raconté par Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*. Comme l'homme est dénué de défense physique, Zeus charge Hermès de lui faire don de la pudeur et de la justice ; Hermès demande : « -Dois-je les répartir comme les autres arts ?(...) -Entre tous, dit Zeus, et que chacun ait sa part : car les villes ne pourraient subsister si quelques-uns seulement en étaient pourvus, comme il arrive pour les autres arts ». Il y a donc, pour la sophistique, une connaissance minimale en chaque homme de la capacité politique. Platon partage-t-il dans ce passage la pensée de Protagoras ? On peut dessiner une évolution de la pensée platonicienne, du *Protagoras* à *La République* et aux *Lois*, vers une restriction progressive du système politique.

L'opposition entre Platon et la sophistique se noue enfin sur le point de l'enseignement de la vertu, *aretè* (αρετη). La question est explicitement posée par Socrate à Calliclès dans le *Gorgias*. Platon, semble-t-il, a inventé le personnage de Calliclès, qui n'est mentionné dans aucun autre texte ; Calliclès représente la sophistique cynique, qui défend la loi du plus fort. Socrate lui demande : « N'entends-tu pas dire que les sophistes ont ce genre de prétention : éduquer les hommes en ayant pour but la vertu ? » (319e). Sur la réponse positive de son interlocuteur, Socrate continue : « Moi, je croyais surtout que c'était seulement les démagogues et les sophistes qui n'avaient pas le droit de reprocher à l'homme qu'ils ont éduqué de ne pas connaître ce qu'ils lui ont eux-mêmes enseigné, qui ne peuvent donc pas dire que c'est un scélérat, à moins qu'avec ce reproche, ils ne s'accusent eux-mêmes, en prouvant qu'ils ne lui ont pas rendu le service qu'ils prétendaient lui rendre » (520c). Ce dialogue, où Socrate s'exprime avec une certaine véhémence et même un certain pathétique, laisse pressentir la condamnation à mort qui le menace : « Que celui qui veut me tuer me tuera ! », dit-il (321b), le dialogue étant censé se situer entre 427 et

404. Le portrait que dresse Platon de la cité contemporaine est celle d'une « cité tout enflée de pus » (318e).

Pour Platon, le savoir n'est pas un objet donné d'emblée, un contenu achevé qui serait monnayable et transmissible directement par l'écriture ou la parole; Toute connaissance est réminiscence, et tout savoir a son siège dans l'âme. Il écrit dans le *Phèdre* : « Il faut que l'homme saisisse le langage des idées, lequel part d'une multiplicité de sensations et trouve l'unité dans l'acte de raisonnement. Or, il s'agit là d'une réminiscence des réalités vues jadis par notre âme, quand elle suivait le voyage du dieu, et que dédaignant ce que nous appelons à présent des êtres réels, elle levait la tête pour contempler l'être véritable. Aussi bien il est juste que, seule, la pensée du philosophe ait des ailes, car les objets auxquels elle ne cesse de s'appliquer par le souvenir (...), sont justement ceux auxquels le dieu, parce qu'il s'y applique, doit sa divinité » (249c).

Pour conclure, il faut se rappeler que Socrate et les sophistes ont tout autant choqué leurs contemporains. Platon admirait et redoutait les sophistes, qu'il rend responsables de la condamnation de son maître.

On peut tenter de synthétiser l'opposition entre Platon et la sophistique à partir des antithèses suivantes. Le platonisme est un dualisme âme-corps. Le corps est mortel et soumis à l'âme, l'âme est du côté du divin : *è men psuchè tô theiô, to de sôma tô thnètô* (ἡ μὲν ψυχή τῷ θεῷ, τὸ δὲ σῶμα τὸ θνήτω *Phédon* 80). Le phénoménisme, qui repose sur la sensation, n'est donc pas pour Platon, comme il l'est pour la sophistique, source de connaissance. L'ontologie sophistique, telle qu'elle est analysée par Gorgias, dissocie cependant perception et langage : tous deux sont hétérogènes.

Les sophistes ne proposent pas de visée eschatologique ; leur pensée est plutôt une éristique. Platon au contraire offre une représentation du salut en émettant, dans le *Phèdre* et au Livre X de la *République*, l'idée de l'éternité de l'âme. En cela, la survie de la philosophie platonicienne sera assurée par le néo-platonisme, le stoïcisme et les religions sôtériologiques, parmi lesquelles le christianisme.

Bibliographie

Textes antiques

Platon, *Oeuvres complètes*, traduction de L. Robin, Paris, Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France.

Les Écrits pré-socratiques, réunis par J.P. Dumont, Paris, Gallimard, 1988, rééd. Points-Histoire, 1991.

Ouvrages critiques

- Finley M. et Bailey C., *L'Héritage de la Grèce et de Rome*, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », trad. française 1992.
- Marrou H.I., *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, tome 1 : « Le monde grec », Paris, Le Seuil, 1948.
- Romeyer-Dherbey G., *Les Sophistes*, Coll. « Que sais-je », Paris, PUF, 1985, rééd. 1989.
- Untersteiner M., *I Sofisti*, Milano, Lampugnani Nigri, 1967.